L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Bureaux 72 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS:
DIMANCHE MATIN, 9 JUIN.

FEUILLETON.

LE

BARON DE TRENCK

PAR

MM. OCTAVE FÉRÉ ET SAINT YVES.

TROISIÈME PARTIE.

EPILOGUE.

Il ne nous reste plus qu'une page à tracer, nous l'empruntons à l'histoire, sans amplifications et sans commentaires, en lui laissant sa sèche et froide concision.

Le 7 thermidor an II de la République française — 25 juillet 1794 — c'est à dire plus de trois ans après les événements que nous venons de raconter, un convoi de charrettes sortait de la Conciergerie, conduisant à l'échafaud trente huit condamnés.

Elles suivaient, avec leur escorte ordinaire de soldats à pied et de gendarmes à cheval, les quais, la rue, puis le faubourg Saint Antoine et s'arrêtaient sur la place du *Prine Reserve* où depuis quelque temps on avait transporté le sinistre appareil. L'avant-veille, les exécutions avaient à quarante-cinq : la veille, 5 thermidor, à trente-six ; le lendemain, elles étaient à cette de cinquante trois.

La fournée offrait, ce jour-là, une réunion qu'on pouvait croire choisie à dessein, ainsi que le schous arrivait aux bourreaux raffinés qui composaient les listes, afin d'éveiller par le contraste de l'importance de certaines des victimes et de l'humble position des autres, la curiosité populaire.

Il s'agissait d'ailleurs, quant aux motifs de la condamnation de tant d'innocents, d'un de ces complots inventés par l'impitoyable comité de salut public, dans le but d'entretenir la terreur et de vider les prisons sans recourir les prévoir nur en interc. Ces infortunés avaient été saisis de partie arrachées aux cachots de Saint Lazare, pour être conduits au Tribunal révolutionnaire, puis jugés et exécutés dans les vingt quatre heures.

Tous les rangs de la société y figuraient dont pêle mêle : à côté d'ecclésiastiques, de marchands, d'hommes de loi, de commis, l'aristocratie de talent y coudoyait l'aristocratie de la naissance. C'est ainsi que le poète Roucher, l'auteur de *Mois*, encore jeune, assis sur le même banc qu'André Chénier, qui avait à peine trente ans, et qui, en sortant du tribunal, s'écriait en se frappant le front :

Et pourtant, j'avais quelque chose là!

Les deux poètes, indifférents et supérieurs à la mort, se racontaient leurs derniers vers pendant ce lugubre trajet.

Parmi les nobles, il y avait un marquis de Montsenibert, un marquis de Crépin-Montmorency, un comte de Bourdeille, un Monicrif, un d'Hodetot, une duchesse de Maillé, veuve du lieutenant des maréchaux de France; puis le conseiller Guérmann, illustré par les *Mémoires* de Beaumarchais, Léonard, le coiffeur de la reine Marie Antoinette, un sillanier du gobelet, un pourvoyeur de la maison du roi.

Dans le nombre de ces tristes victimes réclamées par le trachant de l'échafaud, et que, deux jours plus tard la chute de Robespierre eut sauvées, on distinguait encore dans la charrette où les deux poètes échangeaient leurs confidences et leurs inspirations, un vieillard qui devait approcher de ses soixante dix ans, quoique l'âge eût peu marqué ses atteintes sur sa personne.

Il était de haute taille, car, même assis, comme il se trouvait alors, il dominait ses compagnons de sa tête couverte de beaux et épais cheveux blancs, coupés à la nuque par les ciseaux du bourreau.

Ce condamné se faisait remarquer surtout par un grand air de noblesse, il était calme sans fanfaronnerie, seulement, quand les aboyeurs ajoutés sur le passage des charrettes pour surexciter le peuple, qui commençait à se blasser sur ces spectacles homicides, et même à protester par des sifflets, quand, disons nous, les aboyeurs élevaient trop leurs voix autour de lui et arrachaient quelques clameurs à la foule, un éclair silionnait l'œil profond et vif de ce vieillard, au sourire sarcastique se dessinait sur ses lèvres, et d'une voix tranquille et pénétrante,

— Ne dirait vous pas, disait-il, que l'on est à la Bastille.

Puis, il retombait dans son silence superbe et se plaisait semblait se concentrer en lui-même, pour faire sans doute un retour sur les longues années que Dieu lui avait départies.

Elles durent être sombres et amères dans ces dernières années de sa vie, les réflexions de cet homme, qui, naguère, avait pu frôler de son aile rapace du sceptre, qui connut les plus vives émotions de la terre, les passions les plus énergiques, les joies les plus ardentes, l'ambition satisfaite, l'amour heureux, que pour les exiger par une longue suite d'infortunes et de tourments, et, toujours innocent, après avoir passé les plus belles années de sa vie sous les verrous, en venir à son déclin mourir sur un échafaud.

Car, on l'a compris, cet homme fier, ce vieillard insoucieux et résolu, qui marchait au supplice dans le convoi des condamnés du 7 thermidor, c'était le baron Frédéric de Trenck.

Quelle avait été depuis sa vie, depuis sa sortie des cachots de Magdeburg, et par quelles suites de péripéties avait-elle amené à cette dernière catastrophe, en France!

C'est que son affranchissement n'avait pas terminé la série de ses agitations et de ses épreuves. Un grand bonheur lui était réservé par son union avec la femme qu'il lui avait de la princesse Amélie, et qu'il eut choisie lui même, sans le serment qu'il avait fait en d'autre temps à la vieille du pont de ce bonheur était le seul qu'il dût goûter jamais.

On lui avait fait siguer, avant de le rendre à la liberté, un engagement solennel de ne pas chercher à rentrer en Prusse, et de ne rien servir sur les épreuves injustes qu'il avait subies. Il tint scrupuleusement cette promesse jusqu'au jour où le successeur du grand Frédéric daigna l'en relever.

A la suite de son mariage avec Léa Mulder il séjourna quelque temps à Brunswick, où le duc Ferdinand l'accueillit avec intérêt.

Puis, ses affaires de succession éprouvant de continuelles chicanes, il se rendit à Vienna, se permettant toutefois, en présence, en prise de possession des grands biens de son cousin le Pandour. Le trône vint ses ennemis, exaspérés à l'idée de rendre des comptes, fut-eut bien prête de le faire enfermer comme un fou dangereux, et cela malgré la bon vouloir de l'impératrice.

Il n'échappa à ce danger qu'en quittant Vienne à la hâte, après avoir signé forcément un acte de renonciation à ses domaines de Hongrie, et avoir reçu de l'impératrice le titre de major au-dessus de service.

Réfugié à Aix la Chapelle, ville libre de l'Empire, il y crée une gazette qui obtint rapidement la vogue, grâce aux renseignements que l'auteur recevait des diverses cours où il possédait d'ancienne amitié. Il entreprit en même temps un commerce de proximité de la Hongrie avec l'Angleterre. Au moment où l'opération florissait, la mauvaise foi de son associé le trompa. Il ne dut qu'à l'intervention de puissants protecteurs, peut-être à celle de lord Hinford, de ne pas être volé au prince pour dettes.

Il vint alors en France, où il se lia avec Franklin (C'était l'époque de la guerre de l'indépendance américaine), le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre, lui fit de vives instances pour qu'il acceptât un grade dans l'armée du de Rochambeau et de Lafayette. Franklin l'y poussait également et lui promettait pour lui une belle fortune militaire, sur ce terrain nouveau, mais il ne put se résoudre à quitter sa femme et il resta en Europe.

Rentré en Autriche avec les débris de ce qu'il possédait, il acheta dans le district de Molk les terres seigneuriales de Zwerbach et de Grabertreck, où il s'était établi avec Léa et ses enfants.

C'est là qu'il reçut le dernier soupir d'Hermann de Scheil, qui était venu le retrouver à Aix la Chapelle, après avoir renoncé une seconde fois au service de l'Autriche, qu'il avait repris, toujours en Italie, à la suite de l'événement qui l'obligea de fuir de Magdeburg.

Le brave Hermann, en voulant pas être à charge à son ami, avait manifesté la volonté de s'éloigner, mais le Trenck lui Léa, n'y consentirent, et bon gré malgré il fallut qu'il se résignât à faire partie de la famille, payant son écot par l'amour et les soins qu'il donnait aux enfants de ses hôtes bien-aimés.

Quant au vieux Roller, il n'avait pas survécu longtemps à la mise en liberté de son maître.

De plus grands malheurs attendaient Trenck. Endetté de nouveau par de fâcheux essais d'agriculture et d'économie rurale, il reprit sa plume et essaya de se créer un moyen d'existence par la publication de ses mémoires, dans lesquelles il consacrait celles qu'il avait composées en prison, et que les soins de Léa lui avaient conservées.

A l'époque de la publication de ses *Mémoires*, il obtint une vogue et une réputation prodigieuses. Cet ouvrage, écrit par lui en allemand, fut traduit dans toutes les langues; son portrait se voyait partout; le fameux Curtius montrait au Palais-Royal l'image en cire du prisonnier de Magdeburg, avec le costume et les chaînes qu'il portait dans son cachot. Plusieurs théâtres firent représenter des pièces inspirées par ses malheurs.

Au milieu de ces alternatives, il eut la douleur de fermer les yeux à son héroïque et fidèle compagne.

Ce coup fut terrible et profond, sans la tendresse qu'il portait à ses enfans, il n'y eut pas survécu. Il avait placé un de ses fils au service de l'Autriche ; après la mort du roi Frédéric II il en rappela un autre à Prusse, pour l'offrir au nouveau monarque Frédéric Guillaume, car le prince, très sensible à ses injustes souffrances, l'aimait, comme nous l'avons dit, autorisé à rentrer dans sa patrie.

Bien des notes avait le poursuivant à exécuter ce voyage. Il n'avait pas revu sa famille depuis Dantzick, et n'avait même pu se faire reconnaître de la situation de son patrimoine, qu'il devait réclamer, non pour lui, singulièrement diminué, quoiques d'intérêts, mais pour ses enfans.

Favorablement accueilli par Frédéric Guillaume, prit, par le principal ministre, le comte de Hertzberg, qui l'avait connu à Aix la Chapelle, il obtint l'annulation de la confiscation prononcée par le roi défunt ; mais ses biens n'avait été en fait pas un de ses frères encore existant et vivant à Konigsberg. Il hésita, avec cette générosité qui le abandonna à au cause propre, à poursuivre une restitution qui pouvait porter préjudice à ses frères, et se contenta de se prononcer de donner son héritage à ses enfans.

Sa sœur, Mme de Waldow, ruinée par le fait de cette de l'intérêt qu'elle lui avait porté, était morte dans la gêne.

Plus favorisé sous le côté des affections que sous celui de la fortune, il reçut de tous les siens de nombreuses marques de tendresse. Il revit avec bonheur les personnes qu'il avait connues autrefois, et qui toutes lui prodiguèrent les témoignages de leur joie.

Mais le plus touchantes, la plus précieuses de ces entrevues fut celle qu'il obtint de la princesse Amélie. Elle avait bien décliné encore depuis leur rencontre de Quedlunburg, mais elle n'en est que plus d'empressement à l'accueillir. Hélas! ce furent encore leurs larmes qui plus que leurs paroles, rempirent cet entretien.

Cette émotion épuisant les forces de l'infortunée princesse, elle ne tarda pas partir Trenck l'amortir de ses plus pressantes de dévouement et de protection pour ses enfans, mais en restituant dans son appartement, elle fut prise d'une crise décisive où elle mourut sept jours après.

Lorsque les premiers symptômes de la Révolution éclatèrent en France, Trenck, sûrement poussé par son conviction politique et par l'espoir de retrouver des sympathies en faveur de son peuple qui s'émancipait, lui, si cruellement frappé par les chaînes que l'en avait brisées.

Il avait compté sans les préoccupations de cette nature qui jamais chaque jour, dans la rue, un de ses ouvriers lui apportait et poignait que le chef, plus indécis qu'il n'était.

La sensation qu'il produisit fut dépassant au son grande ovation, mais passagère. Il se défendit pendant deux jours, mais les calomnies des tables, notamment celle de Lebrun, qui se longue et injuste captivité avait illustrée, sont, on ne pouvait qu'une sympathie naturelle et sincère n'eut pas de point d'étoiler cette ces deux grandes victimes des caprices et des rancunes impitoyables des grands de ce monde.

Mais, au demeurant, Trenck vivait sans chagrin, lorsque l'ambigueuse tyrannie de Robespierre et de ses collègues le fit comprendre au sinistre des suspects, comme jugé, l'un quelque gravité, qu'il ne pouvait le dissimuler.

On lisait à Saint-Lazare. Il y était sans tranquillité, et y recevait même quelques visites, parmi lesquelles il y avait un peintre en renom avec qui il désirait lui, Gerbaut, plus des deux ardéjà que nous avons successivement perdu, et qui est nommé l'Hystrion de ce nom.

Gerbaut y obtint la permission d'entrer non pouvait dans le prisonnier, et pour cela lui apporta un uniforme complet répondant à son grade dans l'armée autrichienne.

Il est passé les derniers mauvais jours de la Terreur, cachés dans une cette infernale invention des complots des prisons qui devaient alimenter encore l'échafaud jusqu'au 9 thermidor.

Ainsi, la mauvaise chance contre laquelle il avait soutenu tant de luttes victorieuses devait prendre une revanche définitive et irréfutable, et c'était lui qui, le 7 thermidor, à quelque heures du soir, s'avançait vers le supplice, dans le même charrette que ses hôtes Roucher et André Chénier.

Comme la leur, sa dernière pensée, son aspiration suprême, puisque pour lui l'heure de la mort devait seule marquer celle de l'affranchissement et de la sérénité.

(1) Ce portrait en buste de grandeur naturelle, est resté dans la famille du peintre. Il appartient aujourd'hui à Mme veuve Hippolyte Gustave Trenck, qui avait pris de notoriété d'après un portrait, sous ses épaisses cheveux blancs, une physionomie supérieure, surtout mobile, et loyale, qui s'accuse par son âge, et donne une vérité vivante à la tête du peintre et pénètre son œuvre d'un intérêt particulier, position des autres, la curiosité populaire.

Il n'agissait d'ailleurs, quant aux motifs de la condamnation de tant d'innocents, d'un de ces complots inventés par l'impitoyable comité de salut public, dans le but d'entretenir la terreur et de vider les prisons sans recourir les prévoir nur en interc. Ces infortunés avaient été saisis de partie arrachées aux cachots de Saint Lazare, pour être conduits au Tribunal révolutionnaire, puis jugés et exécutés dans les vingt quatre heures.

Tous les rangs de la société y figuraient dont pêle mêle : à côté d'ecclésiastiques, de marchands, d'hommes de loi, de commis, l'aristocratie de talent y coudoyait l'aristocratie de la naissance. C'est ainsi que le poète Roucher, l'auteur de *Mois*, encore jeune, assis sur le même banc qu'André Chénier, qui avait à peine trente ans, et qui, en sortant du tribunal, s'écriait en se frappant le front :

Et pourtant, j'avais quelque chose là!

Les deux poètes, indifférents et supérieurs à la mort, se racontaient leurs derniers vers pendant ce lugubre trajet.

Parmi les nobles, il y avait un marquis de Montsenibert, un marquis de Crépin-Montmorency, un comte de Bourdeille, un Monicrif, un d'Hodetot, une duchesse de Maillé, veuve du lieutenant des maréchaux de France; puis le conseiller Guérmann, illustré par les *Mémoires* de Beaumarchais, Léonard, le coiffeur de la reine Marie Antoinette, un sillanier du gobelet, un pourvoyeur de la maison du roi.

Dans le nombre de ces tristes victimes réclamées par le trachant de l'échafaud, et que, deux jours plus tard la chute de Robespierre eut sauvées, on distinguait encore dans la charrette où les deux poètes échangeaient leurs confidences et leurs inspirations, un vieillard qui devait approcher de ses soixante dix ans, quoique l'âge eût peu marqué ses atteintes sur sa personne.

Il était de haute taille, car, même assis, comme il se trouvait alors, il dominait ses compagnons de sa tête couverte de beaux et épais cheveux blancs, coupés à la nuque par les ciseaux du bourreau.

Ce condamné se faisait remarquer surtout par un grand air de noblesse, il était calme sans fanfaronnerie, seulement, quand les aboyeurs ajoutés sur le passage des charrettes pour surexciter le peuple, qui commençait à se blasser sur ces spectacles homicides, et même à protester par des sifflets, quand, disons nous, les aboyeurs élevaient trop leurs voix autour de lui et arrachaient quelques clameurs à la foule, un éclair silionnait l'œil profond et vif de ce vieillard, au sourire sarcastique se dessinait sur ses lèvres, et d'une voix tranquille et pénétrante,

— Ne dirait vous pas, disait-il, que l'on est à la Bastille.

Puis, il retombait dans son silence superbe et se plaisait semblait se concentrer en lui-même, pour faire sans doute un retour sur les longues années que Dieu lui avait départies.

Elles durent être sombres et amères dans ces dernières années de sa vie, les réflexions de cet homme, qui, naguère, avait pu frôler de son aile rapace du sceptre, qui connut les plus vives émotions de la terre, les passions les plus énergiques, les joies les plus ardentes, l'ambition satisfaite, l'amour heureux, que pour les exiger par une longue suite d'infortunes et de tourments, et, toujours innocent, après avoir passé les plus belles années de sa vie sous les verrous, en venir à son déclin mourir sur un échafaud.

Car, on l'a compris, cet homme fier, ce vieillard insoucieux et résolu, qui marchait au supplice dans le convoi des condamnés du 7 thermidor, c'était le baron Frédéric de Trenck.

Quelle avait été depuis sa vie, depuis sa sortie des cachots de Magdeburg, et par quelles suites de péripéties avait-elle amené à cette dernière catastrophe, en France!

C'est que son affranchissement n'avait pas terminé la série de ses agitations et de ses épreuves. Un grand bonheur lui était réservé par son union avec la femme qu'il lui avait de la princesse Amélie, et qu'il eut choisie lui même, sans le serment qu'il avait fait en d'autre temps à la vieille du pont de ce bonheur était le seul qu'il dût goûter jamais.

On lui avait fait siguer, avant de le rendre à la liberté, un engagement solennel de ne pas chercher à rentrer en Prusse, et de ne rien servir sur les épreuves injustes qu'il avait subies. Il tint scrupuleusement cette promesse jusqu'au jour où le successeur du grand Frédéric daigna l'en relever.

A la suite de son mariage avec Léa Mulder il séjourna quelque temps à Brunswick, où le duc Ferdinand l'accueillit avec intérêt.

Puis, ses affaires de succession éprouvant de continuelles chicanes, il se rendit à Vienna, se permettant toutefois, en présence, en prise de possession des grands biens de son cousin le Pandour. Le trône vint ses ennemis, exaspérés à l'idée de rendre des comptes, fut-eut bien prête de le faire enfermer comme un fou dangereux, et cela malgré la bon vouloir de l'impératrice.

Il n'échappa à ce danger qu'en quittant Vienne à la hâte, après avoir signé forcément un acte de renonciation à ses domaines de Hongrie, et avoir reçu de l'impératrice le titre de major au-dessus de service.

Réfugié à Aix la Chapelle, ville libre de l'Empire, il y crée une gazette qui obtint rapidement la vogue, grâce aux renseignements que l'auteur recevait des diverses cours où il possédait d'ancienne amitié. Il entreprit en même temps un commerce de proximité de la Hongrie avec l'Angleterre. Au moment où l'opération florissait, la mauvaise foi de son associé le trompa. Il ne dut qu'à l'intervention de puissants protecteurs, peut-être à celle de lord Hinford, de ne pas être volé au prince pour dettes.

Il vint alors en France, où il se lia avec Franklin (C'était l'époque de la guerre de l'indépendance américaine), le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre, lui fit de vives instances pour qu'il acceptât un grade dans l'armée du de Rochambeau et de Lafayette. Franklin l'y poussait également et lui promettait pour lui une belle fortune militaire, sur ce terrain nouveau, mais il ne put se résoudre à quitter sa femme et il resta en Europe.

Rentré en Autriche avec les débris de ce qu'il possédait, il acheta dans le district de Molk les terres seigneuriales de Zwerbach et de Grabertreck, où il s'était établi avec Léa et ses enfants.

C'est là qu'il reçut le dernier soupir d'Hermann de Scheil, qui était venu le retrouver à Aix la Chapelle, après avoir renoncé une seconde fois au service de l'Autriche, qu'il avait repris, toujours en Italie, à la suite de l'événement qui l'obligea de fuir de Magdeburg.

Le brave Hermann, ne voulant pas être à charge à son ami, avait manifesté la volonté de s'éloigner, mais le Trenck lui Léa, n'y consentirent, et bon gré malgré il fallut qu'il se résignât à faire partie de la famille, payant son écot par l'amour et les soins qu'il donnait aux enfants de ses hôtes bien-aimés.

Quant au vieux Roller, il n'avait pas survécu longtemps à la mise en liberté de son maître.

De plus grands malheurs attendaient Trenck. Endetté de nouveau par de fâcheux essais d'agriculture et d'économie rurale, il reprit sa plume et essaya de se créer un moyen d'existence par la publication de ses mémoires, dans lesquelles il consacrait celles qu'il avait composées en prison, et que les soins de Léa lui avaient conservées.

A l'époque de la publication de ses *Mémoires*, il obtint une vogue et une réputation prodigieuses. Cet ouvrage, écrit par lui en allemand, fut traduit dans toutes les langues; son portrait se voyait partout; le fameux Curtius montrait au Palais-Royal l'image en cire du prisonnier de Magdeburg, avec le costume et les chaînes qu'il portait dans son cachot. Plusieurs théâtres firent représenter des pièces inspirées par ses malheurs.

Au milieu de ces alternatives, il eut la douleur de fermer les yeux à son héroïque et fidèle compagne.

Ce coup fut terrible et profond, sans la tendresse qu'il portait à ses enfans, il n'y eut pas survécu. Il avait placé un de ses fils au service de l'Autriche ; après la mort du roi Frédéric II il en rappela un autre à Prusse, pour l'offrir au nouveau monarque Frédéric Guillaume, car le prince, très sensible à ses injustes souffrances, l'aimait, comme nous l'avons dit, autorisé à rentrer dans sa patrie.

Bien des notes avait le poursuivant à exécuter ce voyage. Il n'avait pas revu sa famille depuis Dantzick, et n'avait même pu se faire reconnaître de la situation de son patrimoine, qu'il devait réclamer, non pour lui, singulièrement diminué, quoiques d'intérêts, mais pour ses enfans.

Favorablement accueilli par Frédéric Guillaume, prit, par le principal ministre, le comte de Hertzberg, qui l'avait connu à Aix la Chapelle, il obtint l'annulation de la confiscation prononcée par le roi défunt ; mais ses biens n'avait été en fait pas un de ses frères encore existant et vivant à Konigsberg. Il hésita, avec cette générosité qui le abandonna à au cause propre, à poursuivre une restitution qui pouvait porter préjudice à ses frères, et se contenta de se prononcer de donner son héritage à ses enfans.

Sa sœur, Mme de Waldow, ruinée par le fait de cette de l'intérêt qu'elle lui avait porté, était morte dans la gêne.

Plus favorisé sous le côté des affections que sous celui de la fortune, il reçut de tous les siens de nombreuses marques de tendresse. Il revit avec bonheur les personnes qu'il avait connues autrefois, et qui toutes lui prodiguèrent les témoignages de leur joie.

Mais le plus touchantes, la plus précieuses de ces entrevues fut celle qu'il obtint de la princesse Amélie. Elle avait bien décliné encore depuis leur rencontre de Quedlunburg, mais elle n'en est que plus d'empressement à l'accueillir. Hélas! ce furent encore leurs larmes qui plus que leurs paroles, rempirent cet entretien.

Cette émotion épuisant les forces de l'infortunée princesse, elle ne tarda pas partir Trenck l'amortir de ses plus pressantes de dévouement et de protection pour ses enfans, mais en restituant dans son appartement, elle fut prise d'une crise décisive où elle mourut sept jours après.

Lorsque les premiers symptômes de la Révolution éclatèrent en France, Trenck, sûrement poussé par son conviction politique et par l'espoir de retrouver des sympathies en faveur de son peuple qui s'émancipait, lui, si cruellement frappé par les chaînes que l'en avait brisées.

Il avait compté sans les préoccupations de cette nature qui jamais chaque jour, dans la rue, un de ses ouvriers lui apportait et poignait que le chef, plus indécis qu'il n'était.

La sensation qu'il produisit fut dépassant au son grande ovation, mais passagère. Il se défendit pendant deux jours, mais les calomnies des tables, notamment celle de Lebrun, qui se longue et injuste captivité avait illustrée, sont, on ne pouvait qu'une sympathie naturelle et sincère n'eut pas de point d'étoiler cette ces deux grandes victimes des caprices et des rancunes impitoyables des grands de ce monde.

Mais, au demeurant, Trenck vivait sans chagrin, lorsque l'ambigueuse tyrannie de Robespierre et de ses collègues le fit comprendre au sinistre des suspects, comme jugé, l'un quelque gravité, qu'il ne pouvait le dissimuler.

On lisait à Saint-Lazare. Il y était sans tranquillité, et y recevait même quelques visites, parmi lesquelles il y avait un peintre en renom avec qui il désirait lui, Gerbaut, plus des deux ardéjà que nous avons successivement perdu, et qui est nommé l'Hystrion de ce nom.

Gerbaut y obtint la permission d'entrer non pouvait dans le prisonnier, et pour cela lui apporta un uniforme complet répondant à son grade dans l'armée autrichienne.

Il est passé les derniers mauvais jours de la Terreur, cachés dans une cette infernale invention des complots des prisons qui devaient alimenter encore l'échafaud jusqu'au 9 thermidor.

Ainsi, la mauvaise chance contre laquelle il avait soutenu tant de luttes victorieuses devait prendre une revanche définitive et irréfutable, et c'était lui qui, le 7 thermidor, à quelque heures du soir, s'avançait vers le supplice, dans le même charrette que ses hôtes Roucher et André Chénier.

Comme la leur, sa dernière pensée, son aspiration suprême, puisque pour lui l'heure de la mort devait seule marquer celle de l'affranchissement et de la sérénité.

(1) Ce portrait en buste de grandeur naturelle, est resté dans la famille du peintre. Il appartient aujourd'hui à Mme veuve Hippolyte Gustave Trenck, qui avait pris de notoriété d'après un portrait, sous ses épaisses cheveux blancs, une physionomie supérieure, surtout mobile, et loyale, qui s'accuse par son âge, et donne une vérité vivante à la tête du peintre et pénètre son œuvre d'un intérêt particulier, position des autres, la curiosité populaire.

Il n'agissait d'ailleurs, quant aux motifs de la condamnation de tant d'innocents, d'un de ces complots inventés par l'impitoyable comité de salut public, dans le but d'entretenir la terreur et de vider les prisons sans recourir les prévoir nur en interc. Ces infortunés avaient été saisis de partie arrachées aux cachots de Saint Lazare, pour être conduits au Tribunal révolutionnaire, puis jugés et exécutés dans les vingt quatre heures.

Tous les rangs de la société y figuraient dont pêle mêle : à côté d'ecclésiastiques, de marchands, d'hommes de loi, de commis, l'aristocratie de talent y coudoyait l'aristocratie de la naissance. C'est ainsi que le poète Roucher, l'auteur de *Mois*, encore jeune, assis sur le même banc qu'André Chénier, qui avait à peine trente ans, et qui, en sortant du tribunal, s'écriait en se frappant le front :

Et pourtant, j'avais quelque chose là!

Les deux poètes, indifférents et supérieurs à la mort, se racontaient leurs derniers vers pendant ce lugubre trajet.

Parmi les nobles, il y avait un marquis de Montsenibert, un marquis de Crépin-Montmorency, un comte de Bourdeille, un Monicrif, un d'Hodetot, une duchesse de Maillé, veuve du lieutenant des maréchaux de France; puis le conseiller Guérmann, illustré par les *Mémoires* de Beaumarchais, Léonard, le coiffeur de la reine Marie Antoinette, un sillanier du gobelet, un pourvoyeur de la maison du roi.

Dans le nombre de ces tristes victimes réclamées par le trachant de l'échafaud, et que, deux jours plus tard la chute de Robespierre eut sauvées, on distinguait encore dans la charrette où les deux poètes échangeaient leurs confidences et leurs inspirations, un vieillard qui devait approcher de ses soixante dix ans, quoique l'âge eût peu marqué ses atteintes sur sa personne.

Il était de haute taille, car, même assis, comme il se trouvait alors, il dominait ses compagnons de sa tête couverte de beaux et épais cheveux blancs, coupés à la nuque par les ciseaux du bourreau.

Ce condamné se faisait remarquer surtout par un grand air de noblesse, il était calme sans fanfaronnerie, seulement, quand les aboyeurs ajoutés sur le passage des charrettes pour surexciter le peuple, qui commençait à se blasser sur ces spectacles homicides, et même à protester par des sifflets, quand, disons nous, les aboyeurs élevaient trop leurs voix autour de lui et arrachaient quelques clameurs à la foule, un éclair silionnait l'œil profond et vif de ce vieillard, au sourire sarcastique se dessinait sur ses lèvres, et d'une voix tranquille et pénétrante,

— Ne dirait vous pas, disait-il, que l'on est à la Bastille.

Puis, il retombait dans son silence superbe et se plaisait semblait se concentrer en lui-même, pour faire sans doute un retour sur les longues années que Dieu lui avait départies.

Elles durent être sombres et amères dans ces dernières années de sa vie, les réflexions de cet homme, qui, naguère, avait pu frôler de son aile rapace du sceptre, qui connut les plus vives émotions de la terre, les passions les plus énergiques, les joies les plus ardentes, l'ambition satisfaite, l'amour heureux, que pour les exiger par une longue suite d'infortunes et de tourments, et, toujours innocent, après avoir passé les plus belles années de sa vie sous les verrous, en venir à son déclin mourir sur un échafaud.

Car, on l'a compris, cet homme fier, ce vieillard insoucieux et résolu, qui marchait au supplice dans le convoi des condamnés du 7 thermidor, c'était le baron Frédéric de Trenck.

Quelle avait été depuis sa vie, depuis sa sortie des cachots de Magdeburg, et par quelles suites de péripéties avait-elle amené à cette dernière catastrophe, en France!

C'est que son affranchissement n'avait pas terminé la série de ses agitations et de ses épreuves. Un grand bonheur lui était réservé par son union avec la femme qu'il lui avait de la princesse Amélie, et qu'il eut choisie lui même, sans le serment qu'il avait fait en d'autre temps à la vieille du pont de ce bonheur était le seul qu'il dût goûter jamais.

On lui avait fait siguer, avant de le rendre à la liberté, un engagement solennel de ne pas chercher à rentrer en Prusse, et de ne rien servir sur les épreuves injustes qu'il avait subies. Il tint scrupuleusement cette promesse jusqu'au jour où le successeur du grand Frédéric daigna l'en relever.

A la suite de son mariage avec Léa Mulder il séjourna quelque temps à Brunswick, où le duc Ferdinand l'accueillit avec intérêt.

Puis, ses affaires de succession éprouvant de continuelles chicanes, il se rendit à Vienna, se permettant toutefois, en présence, en prise de possession des grands biens de son cousin le Pandour. Le trône vint ses ennemis, exaspérés à l'idée de rendre des comptes, fut-eut bien prête de le faire enfermer comme un fou dangereux, et cela malgré la bon vouloir de l'impératrice.

Il n'échappa à ce danger qu'en quittant Vienne à la hâte, après avoir signé forcément un acte de renonciation à ses domaines de Hongrie, et avoir reçu de l'impératrice le titre de major au-dessus de service.

Réfugié à Aix la Chapelle, ville libre de l'Empire, il y crée une gazette qui obtint rapidement la vogue, grâce aux renseignements que l'auteur recevait des diverses cours où il possédait d'ancienne amitié. Il entreprit en même temps un commerce de proximité de la Hongrie avec l'Angleterre. Au moment où l'opération florissait, la mauvaise foi de son associé le trompa. Il ne dut qu'à l'intervention de puissants protecteurs, peut-être à celle de lord Hinford, de ne pas être volé au prince pour dettes.

Il vint alors en France, où il se lia avec Franklin (C'était l'époque de la guerre de l'indépendance américaine), le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre, lui fit de vives instances pour qu'il acceptât un grade dans l'armée du de Rochambeau et de Lafayette. Franklin l'y poussait également et lui promettait pour lui une belle fortune militaire, sur ce terrain nouveau, mais il ne put se résoudre à quitter sa femme et il resta en Europe.

Rentré en Autriche avec les débris de ce qu'il possédait, il acheta dans le district de Molk les terres seigneuriales de Zwerbach et de Grabertreck, où il s'était établi avec Léa et ses enfants.

C'est là qu'il reçut le dernier soupir d'Hermann de Scheil, qui était venu le retrouver à Aix la Chapelle, après avoir renoncé une seconde fois au service de l'Autriche, qu'il avait repris, toujours en Italie, à la suite de l'événement qui l'obligea de fuir de Magdeburg.

Le brave Hermann, ne voulant pas être à charge à son ami, avait manifesté la volonté de s'éloigner, mais le Trenck lui Léa, n'y consentirent, et bon gré malgré il fallut qu'il se résignât à faire partie de la famille, payant son écot par l'amour et les soins qu'il donnait aux enfants de ses hôtes bien-aimés.

Quant au vieux Roller, il n'avait pas survécu longtemps à la mise en liberté de son maître.

De plus grands malheurs attendaient Trenck. Endetté de nouveau par de fâcheux essais d'agriculture et d'économie rurale, il reprit sa plume et essaya de se créer un moyen d'existence par la publication de ses mémoires, dans lesquelles il consacrait celles qu'il avait composées en prison, et que les soins de Léa lui avaient conservées.

A l'époque de la publication de ses *Mémoires*, il obtint une vogue et une réputation prodigieuses. Cet ouvrage, écrit par lui en allemand, fut traduit dans toutes les langues; son portrait se voyait partout; le fameux Curtius montrait au Palais-Royal l'image en cire du prisonnier de Magdeburg, avec le costume et les chaînes qu'il portait dans son cachot. Plusieurs théâtres firent représenter des pièces inspirées par ses malheurs.

Au milieu de ces alternatives, il eut la douleur de fermer les yeux à son héroïque et fidèle compagne.

Ce coup fut terrible et profond, sans la tendresse qu'il portait à ses enfans, il n'y eut pas survécu. Il avait placé un de ses fils au service de l'Autriche ; après la mort du roi Frédéric II il en rappela un autre à Prusse, pour l'offrir au nouveau monarque Frédéric Guillaume, car le prince, très sensible à ses injustes souffrances, l'aimait, comme nous l'avons dit, autorisé à rentrer dans sa patrie.

Bien des notes avait le poursuivant à exécuter ce voyage. Il n'avait pas revu sa famille depuis Dantzick, et n'avait même pu se faire reconnaître de la situation de son patrimoine, qu'il devait réclamer, non pour lui, singulièrement diminué, quoiques d'intérêts, mais pour ses enfans.

Favorablement accueilli par Frédéric Guillaume, prit, par le principal ministre, le comte de Hertzberg, qui l'avait connu à Aix la Chapelle, il obtint l'annulation de la confiscation prononcée par le roi défunt ; mais ses biens n'avait été en fait pas un de ses frères encore existant et vivant à Konigsberg. Il hésita, avec cette générosité qui le abandonna à au cause propre, à poursuivre une restitution qui pouvait porter préjudice à ses frères, et se contenta de se prononcer de donner son héritage à ses enfans.

Sa sœur, Mme de Waldow, ruinée par le fait de cette de l'intérêt qu'elle lui avait porté, était morte dans la gêne.

Plus favorisé sous le côté des affections que sous celui de la fortune, il reçut de tous les siens de nombreuses marques de tendresse. Il revit avec bonheur les personnes qu'il avait connues autrefois, et qui toutes lui prodiguèrent les témoignages de leur joie.

Mais le plus touchantes, la plus précieuses de ces entrevues fut celle qu'il obtint de la princesse Amélie. Elle avait bien décliné encore depuis leur rencontre de Quedlunburg, mais elle n'en est que plus d'empressement à l'accueillir. Hélas! ce furent encore leurs larmes qui plus que leurs paroles, rempirent cet entretien.

Cette émotion épuisant les forces de l'infortunée princesse, elle ne tarda pas partir Trenck l'amortir de ses plus pressantes de dévouement et de protection pour ses enfans, mais en restituant dans son appartement, elle fut prise d'une crise décisive où elle mourut sept jours après.

Lorsque les premiers symptômes de la Révolution éclatèrent en France, Trenck, sûrement poussé par son conviction politique et par l'espoir de retrouver des sympathies en faveur de son peuple qui s'émancipait, lui, si cruellement frappé par les chaînes que l'en avait brisées.

Il avait compté sans les préoccupations de cette nature qui jamais chaque jour, dans la rue, un de ses ouvriers lui apportait et poignait que le chef, plus indécis qu'il n'était.

La sensation qu'il produisit fut dépassant au son grande ovation, mais passagère. Il se défendit pendant deux jours, mais les calomnies des tables, notamment celle de Lebrun, qui se longue et injuste captivité avait illustrée, sont, on ne pouvait qu'une sympathie naturelle et sincère n'eut pas de point d'étoiler cette ces deux grandes victimes des caprices et des rancunes impitoyables des grands de ce monde.

Mais, au demeurant, Trenck vivait sans chagrin, lorsque l'ambigueuse tyrannie de Robespierre et de ses collègues le fit comprendre au sinistre des suspects, comme jugé, l'un quelque gravité, qu'il ne pouvait le dissimuler.

On lisait à Saint-Lazare. Il y était sans tranquillité, et y recevait même quelques visites, parmi lesquelles il y avait un peintre en renom avec qui il désirait lui, Gerbaut, plus des deux ardéjà que nous avons successivement perdu, et qui est nommé l'Hystrion de ce nom.

Gerbaut y obtint la permission d'entrer non pouvait dans le prisonnier, et pour cela lui apporta un uniforme complet répondant à son grade dans l'armée autrichienne.

Il est passé les derniers mauvais jours de la Terreur, cachés dans une cette infernale invention des complots des prisons qui devaient alimenter encore l'échafaud jusqu'au 9 thermidor.

Ainsi, la mauvaise chance contre laquelle il avait soutenu tant de luttes victorieuses devait prendre une revanche définitive et irréfutable, et c'était lui qui, le 7 thermidor, à quelque heures du soir